

GEORGES HAURIGOT

LITTÉRATURE ORALE
DE
LA GUYANE FRANÇAISE

C
(Extrait de la



PARIS

E. LECHEVALIER
39, quai des Grands-Augustins

LIBRAIRIE LAROUSSE
17, rue Montparnasse

1893

W
II
162
135 €

LITTÉRATURE

ORALE

DE LA GUYANE FRANÇAISE



UPERSTITIEUX, naïfs, restés voisins de l'état de nature, les nègres, dans tous les pays qu'ils habitent, détiennent un véritable trésor de légendes, de contes, de dictons typiques. J'ai pu m'en assurer aux Antilles, où s'écoula mon enfance, mieux encore en Guyane, où je viens de passer quatre années comme chef du Secrétariat du gouvernement.

C'est plus de temps qu'il n'en faut, semble-t-il, pour cueillir un énorme bouquet de fleurs populaires. Et pourtant, celui que je rapporte des bords de l'Oyapock et du Maroni n'est pas aussi beau que je l'eusse souhaité.

Cela tient surtout aux difficultés presque insurmontables qu'on rencontre quand on essaie de faire passer dans notre langue le récit d'un narrateur nègre. Ce récit, en effet, est *vécu* presque autant que parlé, par le conteur, qui le coupe d'éclats de rire, de chansons, de danses au besoin, qui multiplie les gestes, prodigue les imitations des personnages mis en scène, se livre enfin à une véritable débauche d'onomatopées. Supprimez tous ces jeux de scène, — et imaginez combien ce qui reste paraît d'une froideur désespérante en comparaison de ce qu'on a vu et entendu ⁽¹⁾.

Telle quelle, cependant, j'ose offrir ma cueillette, encouragé que je suis par une circonstance exceptionnelle : c'est que, sauf

1. On trouvera de plus amples détails sur les contes et la manière de conter des nègres dans un volume intitulé *Contes Nègres* que j'ai publié pour les enfants chez Chavaray-Mantoux-Martin, 14 rue de l'Abbaye, Paris.

l'intéressant, mais court travail de M. de Saint-Quentin, — lequel remonte lui-même à une date lointaine déjà, — on n'a presque rien publié sur la littérature orale de la Guyane. C'est moi qui, en quelque sorte, la révélerai ; et ce mérite de hasard aidera, je l'espère, faire oublier tous ceux qui peuvent me faire défaut.

Ma récolte comprend des devinettes, des proverbes et des contes. De ceux-ci, j'en reproduis littéralement quatre : *Ravet ké Poule* ; *Soucougngnan ké Toti* ; *Beif, Moune ké Bongué* ; *Jaco ké Macaque*, les deux premiers accompagnés du texte nègre. *Lapin... qui ouangue ?* est la mise en scène d'un dicton fréquemment cité à Cayenne. Quant aux autres, ce sont moins des traductions que des adaptations, où, tout en respectant le fond du récit créole et en conservant les détails caractéristiques, j'ai dû donner à la narration une forme propre à la rendre intéressante pour des lecteurs français.

Mais j'appelle particulièrement l'attention sur les proverbes, au nombre d'une centaine environ. Souvent remarquables par l'ingéniosité de la pensée ou la concision énergique de la forme, ils ont en outre l'avantage de peindre, de faire connaître par le détail la Guyane et les Guyanais.

Paris, décembre 1892.

— RENSON —

CONTES POPULAIRES

CONTES POPULAIRES

(*Texte créole*)

I

SOUCOUGNANGNAN KÉ TÒTI (1)

Soucougnangnan rangé ké Tòti pou allé pêché.

Yé convini qui chaquin oua prenn pòssons di oune jou di pêche.

Promié jou, yé allé, yé pêché, yé prenn oune tas pòssons.

Tòti dit : « Soucou, mò ka gadé sa pêche-là : li pas belle, et pis pòssons-yé-là maigues. Dimain, to oua prenn dézième pêche-là, to vlé ? »

Soucougnangnan fai : « Ohò ! sò, kon tò vlé ? »

Lendimain, Tòti dit Soucougnangnan la même chose, et pis li gadé toutes pòssons pou li oune sò.

Troisième jou, Toti commencé conté sò même conte.

Soucougnangnan bisqué, li toué sò di fé. Toti rété la soucou ké sò pagnin pòssons là sò tete. Li drivé, drivé, drivé, jouque li entré landan oune case.

Ouaye malhò ! a té case Tigue !

Toti surpris ; mé li pas pédi la carte. Li dit :

« Bonjour, nonque ; coument ou fika ? »

Tigue fai : « Mò bien mossò ; qui ça to vlé ? »

Toti dit : « Nonque, mé oune pagnin pòssons mò pòté pou ou. Mò chouési pis bel, pis gras ».

Soucougnangnan, qui té suive Tòti, rélé : « A pas vrai, nonque ; a rébi li pòté baille ou : cassé sò cou. »

Tigue colè ; li sauté lassou Toti, houap ! li déquarqué li, li mangé li tout de suite.

Soucougnangnan prenn cabosse Tòti, li fai oune canon. Dipis sa jou-là, li ka pêché li oune sò.

Quand dé moune associé, li toujou gangnin oune qui ka foutan di ouote-là.

1. L'accent grave sur l'o indique qu'il faut prononcer cette lettre très fermée, comme dans *botte* par exemple.

CONTES POPULAIRES

(Traduction)

I

MOUCHE A FEU ET TORTUE ⁽¹⁾

Mouche à feu s'arrangea avec Tortue pour aller pêcher. Elles convinrent que chacune prendrait les poissons d'un jour de pêche.

Le premier jour, elles allèrent, elles pêchèrent, elles prirent une quantité de poissons

Tortue dit : « Moumouche, je garde cette pêche-là : elle n'est pas riche, et puis ces poissons-là sont maigres. Demain, tu prendras la deuxième pêche, veux-tu ? »

Mouche à feu fit : « Heu !.. sœur, comme tu veux. »

Le lendemain, Tortue dit à Mouche à feu la même chose, et puis elle garda tous les poissons pour elle seule.

Le troisième jour, Tortue commença à raconter son même conte.

Mouche à feu se fâcha, elle tua (éteignit) son feu. Tortue resta dans l'obscurité avec son panier de poissons sur la tête. Elle erra, erra, erra, jusqu'à ce qu'elle entra dans une case.

Aïe malheur ! c'était la case du tigre !

Tortue fut saisie ; mais elle ne perdit pas la carte. Elle dit :

« Bonjour, oncle ⁽²⁾ ; comment vous portez-vous ? »

Tigre fit : « Je suis assez bien ; qu'est-ce que tu veux ? »

Tortue dit : « Oncle, voici un panier de poissons que j'ai porté pour vous. J'ai choisi les plus beaux, les plus gras. »

Mouche à feu, qui avait suivi Tortue, cria : « Ce n'est pas vrai, oncle ; c'est du rebut qu'elle a porté pour vous : cassez son cou. »

Tigre se mit en colère ; il sauta sur Tortue, houap ! il la *décapaça*, il la mangea tout de suite.

Mouche à feu prit la carapace de Tortue, elle en fit un canot. Depuis ce jour-là, elle pêche toute seule.

Quand deux personnes sont associées, il y en a toujours une qui se moque de l'autre.

1. Je donne ici la traduction littérale, ligne par ligne.

2. Dans les contes guyanais, tous les animaux donnent à Tigre le titre d'oncle.

II

RAVET ⁽¹⁾ KÉ POULE

Ravet ké Poule té marié.

Oun jou, Poule dit Ravet : « Nous gagnin nou batis, faut nous travaille li. Dimain bon matin, nous ké lèvé grand bonhò et pis nous ké pati. »

Ravet dit oui.

Quand poule prête, li appellé Ravet. Ravet sòti di sò boucan sò machouai marrée cou paquet bois. Li dit Poule : « Mô chère, laissé mô la case jòdi-là, mô malade. »

Poule allé la batis li oune sò.

Dipi li sòti, ravet metté tambou dérhò, ⁽²⁾ li commencé chanté :

« Tibidi badi badi
Bamban,
Tambou kalé la Sosso...
Poté bouteilles champagne, ho
Tambou kalé la Sosso.
Tibidi badi badi
Bamban,
Tambou kalé la Sosso ! »

Toutes ravets di vouésinage rivé ; yé toutes ka dansé.

Dipi Ravet tendé quatre hò, li serré sò tambou, li renvoyé toute moune, et pis li allé couché, li marré so machouai.

Poule rivé, li doumandé Ravet coment li fika.

Ravet dit li ka souffri beaucoup.

Lendimain, Poule lèvé pou allé la battis. Li dit Ravet : « To pou ka vini ké mô ? »

Ravet dit li trop malade.

Tous lé jous, Ravet té ka fait même farce. Dipi Poule allé la battis, li ka sauté dérhò : fioup ! li, ka batte tambou, li ka dansé, li ka chanté :

« Tibidi badi badi
Bamban » etc. etc.

1. Faire sentir le t de ravet.

2. Dans beaucoup de mots, z en guyanais se prononce presque comme j en espagnol ; c'est le cas pour *dérho*, ce que j'ai essayé de rendre en introduisant un h entre l'r et l'o.

II

RAVET ET POULE

Ravet s'était marié avec poule.

Un jour, Poule dit à Ravet : « Nous avons notre abatis, il faut que nous le travaillions. Demain matin, nous nous lèverons de très bonne heure et puis nous partirons. »

Ravet dit oui.

Quand Poule fut prête, elle appela Ravet. Ravet sortit de sa cabane ⁽¹⁾ la mâchoire attachée (grosse) comme un paquet de bois. Il dit à Poule : « Ma chère, laissez-moi à la maison aujourd'hui, je suis malade. »

Poule alla sur l'abatis elle toute seule.

Dès qu'elle fut partie, Ravet mit son tambour dehors, il commença à chanter :

« Tibidi badi badi
Bamban,
Le tambour va (s'en ira bientôt) au village voisin.
Portez des bouteilles de champagne, ohé !
Le tambour va au village voisin.
Tibidi badi badi
Bamban,
Le tambour va au village voisin. »

Tous les ravets du voisinage arrivèrent ; eux tous se mirent à danser.

Dès que Ravet entendit quatre heures ⁽²⁾ il serra son tambour, il renvoya tout le monde, et puis il alla se coucher, il attacha sa mâchoire.

Poule arriva, elle demanda à Ravet comment il allait.

Ravet dit qu'il souffrait beaucoup.

Le lendemain, Poule se leva pour aller à l'abatis. Elle dit à Ravet : « Tu ne viens pas avec moi ? »

Ravet dit qu'il était trop malade.

Tous les jours, Ravet faisait la même farce. Dès que Poule était partie pour l'abatis, il sautait dehors : fioup !, il battait du tambour, il dansait, il chantait :

« Tibidi badi badi
Bamban » etc. etc.

1. *Cabane*, en français créole, signifie matelas, lit.

2. Remarquons en passant que la journée de travail finit de bonne heure, puisque dès quatre heures Ravet suppose que Poule ne tardera pas à revenir.

Poule dit : « Ça trop fò ; mô crai Ravet ka foutan di mô ! »
Lendemain, en place li pati pou yé batis, li serré sò cò dèyè case.

Ravet crai li allé la batis, li metté sò tambou dérhò, li coumencé chanté :

« Tibidi badi badi
Bamban » etc. etc.

Toutes sò zamis ravets rivé.

Pendant dansé là té bien chaud, Poule sòti dèyè case. Li dit :
« Anhan ! parsou !.. A cou ça tô malade ?.. Coquin ! tô pou ka foutan di mô encò !

Li tombé lassou bande ravet-yé-là. Ravet coumencé couri toutes côtés : chouiii, chouiii ! Mé avant yé gain temps di : mô maman !...
Poule tué yé toutes, li mangé yé toutes.

A pou ça ou ka tendé di toute temps : « Ravet pou ka jamé gagnin réson divan la pôte poulailler. »

III

BEIF, MOUNE KÉ BONGUÉ (1)

(*La vache, la femme et le Bon Dieu*)

— Comment ferai-je avec mon petit ? demandait la vache, qui était très embarrassée de son veau.

— Mets-le à terre, lui répondit le Bon Dieu.

Et la vache mit tout de suite son petit à terre.

— Comment ferai-je avec mon enfant ? demandait la femme, qui était très embarrassée de son bébé.

— Mets-le à terre, lui répondit le Bon Dieu.

Mais la femme trouva son enfant trop joli pour le mettre à terre. Son cœur se serrait à cette seule pensée.

— Alors, tiens-le dans tes bras, dit le Bon Dieu.

Et la femme préféra tenir son enfant dans ses bras.

C'est pour cela que les petits bœufs marchent depuis le jour de leur naissance, tandis que les petits hommes attendent bien des mois avant de savoir se tenir debout.

1. Nous n'avons donné, en ce qui regarde les contes, que ces deux spécimens de créole ; ceux qui suivent sont en français seulement.

Poule dit : « C'est trop fort ! je crois que Ravet se moque de moi. »

Le lendemain, au lieu de partir pour leur abatis, elle serra (cacha) son corps derrière la case.

Ravet crut qu'elle était partie pour l'abatis, il mit son tambour dehors, il commença à chanter :

« Tibidi badi badi
Bamban » etc. etc.

Tous ses amis ravets arrivèrent.

Pendant que le danser était bien chaud, Poule sortit de derrière la case. Elle dit : « Ah ! ah ! paresseux !.. C'est comme ça que tu es malade ?.. Coquin ! tu ne te moqueras pas de moi encore ! »

Elle tomba sur cette bande de ravets-là. Les ravets se mirent à courir de tous côtés : chouiii, chouiii !.. Mais avant qu'ils n'aient eu le temps de dire : ma mère !.. Poule les tua tous, elle les mangea tous.

C'est pour cela que vous entendez dire tout le temps : « Les ravets n'ont jamais raison devant la porte d'un poulailler. »

IV

JACO KÉ MAGAQUE

(*Le perroquet et le singe*)

— Tu as beau ressembler à l'homme, disait un jour le perroquet au singe, tu n'es pas capable de parler comme moi !

— Tu parles, répondit le singe, parce que tu n'as pas de mains, et que, dès lors, on ne peut pas te faire travailler. Si je voulais parler, je m'en tirerais mieux que toi ; mais je me garderais bien de chercher moi-même du tracas pour mon corps ⁽¹⁾.

V

LAPIN !... — QUI OUANGUE ?

Le roi venait de terminer sa récolte, qui comprenait notamment une certaine quantité de *ouangue* ⁽²⁾.

1. Cette légende du singe qui feint de ne pas savoir parler pour qu'on ne le contraigne pas au travail est répandue, je crois, dans toutes les colonies françaises.

2. *Ouangue*, sésame.

Il la mit à sécher au soleil.

Le lapin, qui avait un emploi à la cour de ce prince, est encore plus gourmand que rusé, à moins qu'il ne soit plus rusé que gourmand, ou bien encore qu'il n'amalgame à doses égales la ruse et la gourmandise.

Quoi qu'il en soit, le lapin, profitant d'un moment où personne n'était dans les environs, se précipita sur le ouangue du roi, et le mangea sans plus de façons que si c'eût été du ouangue appartenant à des gens du commun.

Après cet acte de gloutonnerie, il jugea prudent de mettre une certaine distance entre lui et le roi. Le voilà donc parti ventre à terre, moins léger qu'il ne l'eût voulu cependant, sa digestion n'étant pas encore faite. Il alla visiter tous les parents et tous les amis qu'il possédait dans le pays d'alentour, même de simples connaissances qu'il n'avait pas vues depuis fort longtemps, et qui le regardèrent un peu comme s'il était tombé du ciel. Bref, tant bien que mal, plutôt mal que bien, il dépensa une couple de jours loin de sa demeure habituelle. Après quoi, il reprit au petit trot le chemin de la cour.

Je vous laisse à penser le bruit qu'y avait fait l'audacieux larcin commis par notre rongeur. Le roi était entré dans une colère terrible. Si l'on eût mangé le ouangue de toute autre personne, voire d'un de ses ministres, peut-être un de ses ministres même, il aurait sans doute trouvé la plaisanterie fort bonne. Mais il s'agissait de son propre ouangue, à lui roi, et si les monarques, dit-on, aiment à prendre quelquefois le bien d'autrui, ils n'entendent mie qu'on use de représailles à leur égard.

Notre prince avait voulu qu'on trouvât le coupable sur l'heure. Et pour arriver plus vite à ce résultat, l'exécuteur des hautes œuvres avait commencé d'ouvrir le ventre à quatre ou cinq courtisans que l'on jugeait capables d'avoir commis le crime. Ce que voyant, les autres adressèrent au monarque une pétition dans laquelle ils le suppliaient d'ordonner que la cour prendrait sur l'heure un vomitif général. Par ce moyen, assuraient-ils, on parviendrait à connaître tout aussi sûrement la vérité, sans compromettre la vie des fidèles sujets de Sa Majesté, que lesdits fidèles sujets seraient cependant très heureux de lui sacrifier à l'occasion. Le roi voulut bien les croire, et la cour ne tarda pas à présenter un spectacle sur lequel il est inutile d'insister.

Au milieu de l'émotion et du brouhaha causés par ces événements, personne n'avait remarqué la disparition du lapin. Mais il était évident que, dès son retour, cette absence même, dont on s'aperce-

vrait alors, attirerait immédiatement les soupçons sur lui. Cela ne manqua pas de se produire.

Au moment où notre voleur fit sa rentrée au palais, un grand nombre de sujets étaient dans l'antichambre, commentant les évènements de la veille et de l'avant-veille. En apercevant le lapin, ils n'eurent qu'un coup d'œil à échanger pour comprendre que la même pensée leur venait à tous en même temps. Notre glouton s'avavançait vers eux en affectant l'air innocent et tranquille d'un honnête bourgeois qui rentre d'une promenade matinale ; mais au fond de lui-même il se sentait peu rassuré, et la pensée de son crime ne le quittait pas d'une seconde.

Le plus âgé des fonctionnaires présents fit un pas hors du groupe avec l'intention bien évidente d'interroger le nouvel arrivant, et commença ainsi :

— Lapin....

— De quel ouangue me parlez-vous ?.. s'écria celui-ci en sursautant.

Il n'en fallut pas davantage. On tomba sur lui, on l'arrêta, et le ministère public n'eut pas grand peine à le faire condamner aux plus terribles supplices. Le lapin, par son empressement à parler d'un fait dont il ne pouvait encore avoir connaissance, s'était trahi lui-même.

VI

TIGRE, TORTUE ET KARIACOU

Tigre, devenu grand, s'était marié et avait eu plusieurs enfants. Un jour, pour célébrer la naissance de son petit dernier, il résolut de donner dans sa case une fête splendide.

Il se rendit en conséquence à Cayenne, où dévalisant les boutiques des Chinois (1), il acheta une quantité énorme de provisions et des boissons de toutes sortes.

Il savait, en effet, ses amis grands mangeurs, grands buveurs, en un mot gloutons comme lui-même.

Après quoi, il réquisitionna son jeune et joli neveu Kariacou (2)

1. Au chef-lieu de la Guyane française, presque toutes les petites boutiques d'épicerie sont tenus par des colons venus du céleste Empire. Comme, faute de mieux, on mange là-bas une quantité effroyable de conserves, ils font rapidement fortune, et regagnent ensuite leur pays en emportant l'argent français. Parmi les naturels du pays, les noirs sont trop bêtes et trop paresseux, les hommes de couleur trop fiers, pour imiter l'exemple que leur donnent les sujets du Fils du soleil.

2. *Kariacou*, sorte de chevreuil de la Guyane.

pour l'aider à transporter chez lui les paniers, les boîtes, les caisses, les dames-jeannes, les bouteilles, les fioles de mille formes dont il s'était rendu acquéreur.

Kariacou, un élégant, un délicat, aurait volontiers décliné la proposition. Mais le moyen de repousser la demande d'un oncle qui s'appelle Tigre, qui vous tient par les oreilles, qui vous parle avec des grondements sinistres et en roulant des yeux sanglants ?.. Le pauvre garçon donc, faisant bonne mine à mauvais jeu, déclara, le sourire aux lèvres, qu'il se trouvait trop heureux de cette occasion de rendre service à son oncle. Au fond de lui-même, il espérait, — et cette pensée l'aidait à prendre plus gaiement la corvée, car le gaillard est un peu porté sur sa bouche, — il espérait, dis-je, que Tigre le récompenserait de ses peines en lui offrant quantité de bonnes choses. Hélas ! son attente devait être déçue.

L'opération dura une journée entière. Elle se termina d'heureuse façon, sans bris aucun. Mais lorsque tout fut fini, Kariacou n'en pouvait plus : ses jambes fines tremblaient de fatigue, sa jolie tête de gazelle tombait languissamment sur sa poitrine, et de grosses gouttes de sueur tachaient son pelage fauve pointillé de blanc.

Quand, vers le soir, le dernier colis fut rentré, son oncle l'envoya se mettre au lit sans même lui donner une tête de lézard avec un peu de couac (¹), sans même lui dire : gréméci ! (*grand merci*).

Kariacou fut froissé jusqu'au fond de l'âme de cette manière d'agir, et la pensée d'une vengeance commença de germer en lui.

Le lendemain, à la pointe du jour, le pignanouan (²) venant à peine de pousser son premier cri, Tigre réveilla son neveu qui ouvrit les yeux de fort mauvaise humeur.

Il l'obligea à sauter de sa cabane et le prenant à part :

— Attention ! lui dit-il ; je m'absente pour deux jours, mille noms de noms ! car, vu la chose de la fête, j'ai un grand nombre d'invitations à faire, nécessairement. Ma femme garde encore le lit : c'est donc toi que je prépose, subséquentement, à la surveillance des enfants et de la maison, conjointement. Par dessus toutes choses, veille bien sur nos provisions. Si ton défaut de vigilance permettait à quelqu'un d'y toucher, ou si toi-même tu avais l'audace d'y goûter, sang et massacre ! à mon retour je te couperais en quatre, vois-tu, je te pilerais dans un mortier, vois-tu, je te frirais à la poêle, vois-tu,

1. Farine de manioc grossière et de couleur jaunâtre, que les indigènes de la Guyane ajoutent à tous leurs aliments ; parfois même, les jours de disette, elle constitue à elle seule un plat.

2. *Pignanouan*, sorte d'alouette guyanaise.

et je te mangerais consécutivement. Ainsi ouvre l'œil, et le bon !.. Ceci dit, tu peux rompre, et moi je file de mon côté. Arrrrche !..

Tigre parti, Kariacou demeura songeur.

— Il est bon, là, mon oncle, se disait-il avec mélancolie. Je le trouve gentil avec ses recommandations et ses menaces. Comment ! je me sens encore tout courbaturé de la corvée qu'il m'a imposée hier, et sans même m'offrir une tasse de café ou un petit coup de sec⁽¹⁾, il part en me défendant de toucher à quoi que ce soit ! . C'est de l'ingratitude et de l'inconvenance, ou je ne m'y connais pas. Mais mon oncle sera récompensé comme il le mérite. Ainsi que je l'ai entendu maintes fois répéter à ma tante Tortue : celui qui sème le vent récolte la tempête. Pour punir mon oncle de son avarice, de sa vilaine conduite à mon égard, je vais, pendant son absence, lui manger et lui boire le plus de bonnes choses que je pourrai. Quant à sa colère, je m'en ris. J'ai la finesse et la jugeotte plus développées, les jambes plus agiles que les siennes, et je me trompe fort, ou voici une excellente occasion de me moquer de lui une fois de plus. Or sus, assez délibéré : à l'assaut !

Aussitôt dit, aussitôt fait. En deux bonds, Kariacou sauta au premier étage, où toutes les provisions avaient été transportées.

M^{me} Tigre, alitée, et ses enfants, occupaient le bas de la maison.

Une fois installé au milieu des trésors gastronomiques accumulés à grands frais par son oncle, Kariacou éprouva un instant l'embarras du choix. Pour quelle friandise se déciderait-il d'abord ?

Il n'hésita pas longtemps. Comme le soleil montait à peine à l'horizon, c'était le moment du quimbé-cœur²⁾ plutôt que d'un repas sérieux : notre gourmand accorda donc ses préférences à une boîte de sardines aux tomates, puis à un pâté de foie gras truffé, enfin à une salade de chou maripa. Le tout fut généreusement arrosé d'abord de ce délicieux petit vin blanc que l'on trouve rue Christophe Colomb, et que l'excellent homme qui le vend appelle son « vin de curé », puis de quelques verres de Frontignan dans lesquels Kariacou trempa une cinquantaine de biccuits. Il termina cette légère collation en grignotant une livre de fruits cristallisés, et en faisant sauter le bouchon doré d'une bouteille de Champagne.

1. Tafia.

2. *Quimbé-cœur*, littéralement *tient-cœur*, nom guyannais du premier repas du matin et du goûter de l'après-midi. — En Guyane, où les distractions n'abondent pas, on donne, autant que faire se peut, une large place aux plaisirs de la table, et le premier petit déjeuner du matin que prend mon Kariacou n'a rien d'exagéré. Je dis assez souvent des choses désagréables aux habitants de ce pays pour que je signale avec bonheur, au passage, une de leurs rares qualités : ils sont hospitaliers, généreux, et quand ils reçoivent un étranger, ils lui prodiguent sans compter ce qu'ils ont de meilleur.

Si Tigre avait pu voir de loin ce massacre, je crois qu'il en serait mort de colère.

Peut-être Kariacou aurait-il poussé plus loin ses investigations et ses recherches comparatives dans ce qu'il appelait plaisamment la bibliothèque de son oncle, si une pensée généreuse ne l'avait subitement interrompu. Notre ami n'appartenait point à cette catégorie d'individus égoïstes qui aiment à manger et à boire solitaires. Non, non, ce vilain défaut n'habitait pas son cœur de Kariacou : c'était pour lui une joie de partager, surtout quand il partageait le bien d'autrui.

— A quoi pensè-je, s'écria-t-il, de dévorer seul tant de mets délicats !.. Je cours inviter ma cousine Tortue (1).

Ses pieds légers le portèrent rapidement vers sa propre demeure, car la cousine en question habitait tout près de chez lui.

Kariacou exposa la situation à Tortue, et l'engagea en termes pressants à venir sans retard se régaler aux frais de l'oncle absent.

La Tortue dont il s'agit ici était encore toute jeune ; sans quoi son expérience lui aurait fait immédiatement repousser l'offre du cabri tentateur.

Elle accepta, et les voilà tous deux en route pour la salle du festin.

Le retour se fit lentement, vu l'allure inégale des compagnons ; mais enfin on arriva. On s'installa, et mis en appétit par la course matinale, on dévora un repas pantagruélique. Vous le décrire par le menu serait trop long. Qu'il vous suffise de savoir que ce fut un véritable désastre pour les provisions de Tigre.

Après le déjeuner, qui dura jusque vers le milieu du jour, les deux cousins échangèrent mille joyeux propos, et tout en vidant mainte bouteille de bière, se posèrent une foule de ces questions-devinettes que l'on aime tant à la Guyane.

— Massac-massac ?

— Kam ! (2)

— Qu'est-ce que c'est qu'un petit baril sans cercles ? demandait Kariacou.

— Un œuf, mon cher, répondait Tortue de cette voix nasillarde

1. On prétend, en Guyane, que l'on trouve toujours une tortue à côté du gîte d'un Kariacou, si bien que dans le pays on désigne les deux animaux par cette locution : *Kariacou Ké sô roche*, le Kariacou et sa pierre. Pourquoi ce rapprochement ?.. Je n'ai pu en découvrir l'origine, et n'y vois d'autre raison plausible que le goût du contraste très développé chez les noirs. On ne saurait réunir deux bêtes plus différentes, puisque l'une est la grâce et l'agilité même, et l'autre, qui porte sur le dos sa maison, la lourdeur et la lenteur personnifiées.

2. Paroles mystérieuses par lesquelles débute invariablement cette sorte de jeu. Chaque devinette se nomme un « massac », et la deviner c'est la « casser ».

qui distingue tous les membres de sa famille. Et, à ton tour, qu'est-ce que l'eau qui se tient debout ?

— La canne à sucre. Qu'est-ce qu'un petit poisson sous le pont ?

— La langue. Je suis ici, je suis là-bas ?

— L'œil. Bouche dans bouche ?

— Un chien qui mange dans une chaudière.

Et cent autres folies. Quand ils eurent épuisé leurs plaisanteries, le sommeil les gagna et ils se livrèrent aux douceurs de la sieste.

Le soir venu, nos compagnons essayèrent, sans troy réussir, de réveiller leur appétit par l'absorption des apéritifs les plus variés. Vermouth, absinthe, madère et surtout le punch traditionnel ⁽¹⁾, furent fêtés plus d'une fois. Après quoi l'on soupa tant bien que mal, et l'on passa une partie de la nuit à jouer aux cartes, sur lesquelles on finit par s'endormir ⁽²⁾.

Dès le lendemain matin, l'orgie recommença et se poursuivit jusqu'au jour suivant.

Tortue et Kariacou avaient des têtes solides. Cependant je ne vous étonnerai pas outre mesure, je pense, en vous disant qu'après quarante-huit heures du régime adopté par eux, ils étaient parfaitement ivres.

Au début, ils avaient pris cent précautions pour éviter tout bruit pouvant révéler leur présence ; mais du moment où ils eurent perdu leur sang-froid, ils n'en observèrent plus aucune, et le tapage qu'ils faisaient ne manqua pas d'attirer l'attention de Tigre dès son retour à la maison.

— Ho, ho ! s'écria-t-il, qui donc est là-haut, nonobstant ?

La voix du terrible maître du logis dissipa comme par enchantement l'ivresse des deux complices : les coupables devaient maintenant songer à éviter les effets de sa colère.

— Qui est là-haut ? répéta Tigre.

— C'est moi, mon oncle, répondit Kariacou.

— Et que fais-tu là ?.. J'ai entendu remuer des bouteilles, mille millions de pipes !

— Oui, mon oncle, je les visite l'une après l'autre pour voir si elles ne coulent pas.

— Et bien, descends dès que tu auras fini.

1. Aux colonies, on appelle *punch* un mélange de sirop, de rhum et de citron où l'on met beaucoup de glace. Le citron se remplace quelquefois par de la muscade râpée. Un bon Antillais, ou un bon Guyanais, ne prend jamais son repas avec plaisir s'il n'a absorbé préalablement au moins un verre de sa boisson favorite.

2. Peinture fidèle de la plupart des parties de plaisir sur les habitations de la Guyane.

— Oui, mon oncle.

Il y eut un instant de répit.

Tortue, à moitié morte de frayeur, disait d'une voix tremblante à son cousin :

— Cache-moi, je t'en prie, Kariacou, cache moi, ou sans cela il va me tuer.

Mais Kariacou, soit qu'il voulût faire le fanfaron, soit qu'une dernière fumée de vin l'empêchât de voir la situation sous son véritable jour, répondait mille sornettes à son complice tremblant, lui demandant si ses favoris ne se trouvaient pas trop défrisés, et autres balivernes.

— Cache-moi, cache-moi, suppliait Tortue.

— Sang et massacre ! hurla Tigre dont les fines oreilles avaient perçu un chuchottement, il y a quelqu'un avec toi là-haut, Kariacou ?

— Oui, mon oncle, c'est Tor...

— Tais-toi donc ! interrompit la malheureuse bête à carapace, en lui posant une patte sur la bouche.

Mais Kariacou fit comme s'il ne l'entendait pas. Il venait de concevoir, pour se sauver, un plan à la fois très simple et très hardi.

Kariacou, donc, s'empara de Tortue malgré sa résistance, et la maintenant avec vigueur, il cria de plus belle :

— C'est Tortue qui est avec moi !

— Tortue ! rugit Tigre, en bondissant de fureur au seul nom de l'animal qu'il déteste, Tortue !.. Ah ! polissons, je suis certain que vous m'avez joué encore quelque mauvais tour ! Mais vous n'en ferez plus, je monte !...

C'est justement ce qu'il ne fallait pas. Le spectacle qu'offrait le plancher du premier étage, jonché de boîtes ouvertes, de paniers éventrés, de bouteilles vides, de débris de toutes sortes, aurait mis Tigre hors de lui, et une fois l'animal aux dents aigües enfermé avec les coupables, ceux-ci étaient perdus sans rémission.

— Je monte ! hurlait Tigre.

— Pas la peine, mon oncle, riposta Kariacou, je vous envoie du monde !

Ce disant, il réunit toutes ses forces, et vlan ! il lança Tortue, comme un boulet, à la tête de Tigre. En même temps, il sauta légèrement à terre, et détalait au plus vite.

Tortue, grâce à l'épaisseur et à la solidité de son écaille, ne courait aucun danger dans un exercice de ce genre ; mais il n'en était pas de même de Tigre, dont aucun bouclier ne protège le muflle. Il reçut en plein visage le projectile d'un nouveau genre qui lui était

envoyé. Le choc fut si violent qu'il eut du coup une dent cassée, le nez en marmelade et un œil au beurre noir.

Il poussa un hurlement de douleur, puis se remettant aussitôt, en bon soldat qu'il était, il se précipita sur Tortue.

Celle-ci, bien entendu, avait rentré toute sa personne dans sa maison. Rien ne dépassait : un bloc d'écaille, une pierre, la roche de Kariacou ! De plus, Tigre remarqua qu'elle était sur le dos, position dans laquelle la fuite est impossible à la pauvre bête, tandis que Kariacou, déjà loin, filait comme une flèche.

— Toi, misérable créature, s'écria l'oncle tout saignant, je te retrouverai toujours. Je cours d'abord étrangler ton complice.

Et il bondit à la poursuite de son coquin de neveu. Celui-ci, heureusement pour lui, avait une grande avance, et Tigre s'essouffla vainement à vouloir l'attraper. A bout d'haleine, il renonça enfin à se venger sur l'heure de Kariacou, et reprit le chemin de sa maison en se promettant de passer toute sa colère sur Tortue.

Mais l'adroit amphibie, pendant le temps qu'avait duré la chasse infructueuse du Tigre, n'était pas demeuré inactif, et voici l'ingénieux moyen de salut que lui avait suggéré son imagination.

Certains conteurs assurent qu'en revenant, Tigre, de sa voix puissante, criait de loin à sa famille : Tenez bien Tortue, Kariacou m'a échappé !.. Mais on aurait entendu : vous pouvez laisser partir Tortue, je tiens Kariacou !... Et on aurait rendu la liberté à la pauvre prisonnière ⁽¹⁾. Mais d'autres trouvent avec raison ce dénouement invraisemblable.

D'abord, Tigre a la voix trop forte pour qu'on n'entendit pas distinctement ses paroles. Puis en admettant qu'il eût saisi un des coupables, était-ce une raison pour relâcher l'autre ?... Non, ceux qui disent cela sont mal informés, et voici en réalité ce qui se passa en ce jour mémorable.

Au bruit de la chute de Tortue et des hurlements de douleur qui s'en suivirent, toute la famille Tigre, (sauf madame, incapable, comme nous l'avons déjà dit, de se lever), se précipita dans la pièce où se passait la scène. Le maître de la maison disparu, ses enfants demeurèrent autour de la bête amphibie, la regardant avec curiosité, mais sans dire une parole.

Tortue fit longtemps la morte. Puis, n'entendant plus aucun bruit elle avança la tête avec précaution, la rentra aussitôt, la tira une seconde fois, et n'apercevant autour d'elle que des tigres en bas

1. Tel est, en effet, le dénouement le plus habituel du conte créole.

âge, sentit l'espérance renaître peu à peu dans son cœur de jeune commère déjà rusée.

Après avoir médité un instant :

— Mes chers cousins, dit-elle d'une voix hypocrite, je touche à mes derniers moments. Je ne suis pas fâchée que vous assistiez à ma triste fin. C'est moi-même, hélas ! qui l'ai provoquée par mon imprévoyance, ma légèreté, ma mauvaise conduite en un mot. Puisse-t-elle vous servir d'exemple ! Je voudrais tout au moins que cette fin prématurée pût, dès aujourd'hui même, vous servir à quelque chose, mes bons petits cousins. Votre papa est très en colère : il faut, pour le calmer, qu'en rentrant ici, il trouve justice déjà faite. Bonne et prompte justice, cousins ! Je conclus en vous priant de me tuer tout de suite. Votre père enchanté de votre zèle, ne manquera pas de vous donner une belle récompense. Je vous en supplie, tuez-moi !

A ces mots, les jeunes tigres se rapprochèrent de Tortue d'un air joyeux. Déjà ils se pouléchaient les babines à la pensée du sang qu'ils allaient répandre, et leurs petites griffes sortaient d'elles-mêmes de leurs étuis fourrés.

— Ah ! non, pas comme cela, s'écria Tortue, en dérobant prestement sa tête et ses pattes dans l'intérieur de sa carapace. Pas comme cela !.. Si grande coupable que je me juge, je n'aurai jamais le courage de me laisser dévorer vivante. Or, vous n'arriverez à me manger que si je le veux bien, puisque, dans la position où me voici maintenant, vous ne pouvez m'atteindre. Mais l'essentiel est que je meure avant le retour de votre père. Il y a, près de votre case, une grande mare : portez-moi jusque là, et jetez-moi dedans. Le poids de ma maison m'entraînera au fond de l'eau, où je ne manquerai pas de me noyer.

Les jeunes félins, un peu déçus de ne pouvoir tremper leur langue et leurs pattes dans le sang, mais ravis encore à la pensée de voir cousine Tortue se noyer sous leurs yeux, s'empressèrent de suivre son conseil et de la précipiter dans la mare. Elle se laissa couler, tel un plomb ; mais comme elle vit sous l'eau aussi bien que sur la terre, elle s'arrangea un petit lit d'herbes pour attendre la nuit et se sauver tranquillement à la faveur de l'obscurité.

Un instant après, Tigre rentra, époumonné et de fort méchante humeur.

Il bondit d'abord jusqu'au premier étage pour juger de ses propres yeux l'étendue d'un désastre qu'il soupçonnait seulement, et en constatant l'énormité des brèches faites à ses provisions par Kariacou et Tortue, il entra dans une colère folle.

— Où est Tortue ? hurla-t-il. *Mô ké décarqué li !* (1)

Ses enfants, cependant, enchantés de leur exploit, sautaient tout joyeux autour de lui.

— Papa, papa, clamèrent-ils, nous avons noyé la cousine !

Quand Tigre eut compris de quoi il s'agissait, il ne se posséda plus.

— Tonnerre ! s'écria-t-il, c'est vous qui paierez pour tous, petits nigauds.

Et s'armant d'une badine flexible, il administra à ses fils un volée magistrale. Après quoi il les envoya se coucher sans souper.

VII

LA PIERRE QUI PENCHE

Dans la savane Dorothee, près de Montsinéry, on voyait, il n'y a pas bien longtemps encore, une pierre haute de trois mètres, large de deux, et qui penchait comme la tour de Pise.

Qui avait porté là ce menhir d'un nouveau genre, et comment s'y trouvait-il ? nul ne le savait ; pourquoi penchait-il ainsi sans tomber ? personne n'aurait pu le dire. Mais il vous importe assez peu, je présume, de percer ce mystère, et quant à moi, je l'avoue il me laisse tout à fait indifférent. Je veux seulement vous dire une aventure qui se passa en cet endroit, à l'époque où les bêtes parlaient.

Tigre, un jour, quitta sa case dans l'intention d'aller pêcher des poissons de savane, et...

— Pardon, monsieur le conteur, qu'appellez-vous, je vous prie, *poissons de savane* ?

— Bon ! voilà que vous m'interrompez dès mon début !

Pendant huit mois de l'année, il tombe en Guyane des pluies torrentielles. Elles inondent tout, rendant impraticables bien des chemins, voire même la plupart des rues de Cayenne, et transformant en immenses lacs les savanes situées en contre-bas.

La saison sèche revenue, ces océans en miniature s'écoulaient peu à peu par les criques avec lesquelles ils communiquent. Puis les ardents rayons d'un soleil de feu achèvent de dessécher le sol, et bientôt. l'herbe brûlée reparait là où quelques semaines auparavant flottaient des pirogues. Il ne reste plus d'eau que dans certains trous,

1. Je la *décaparacerai*.

réservoirs naturels qui ne se vident jamais, et dans lesquels se trouve une quantité de poissons d'une espèce particulière. Ce sont les poissons de savane.

Rien n'étonne l'étranger comme d'entendre le guide qui l'accompagne dans ces solitudes arides lui annoncer que bientôt il fera une bonne pêche pour le *quimbé-cœur*⁽¹⁾, et de le voir réaliser sa promesse.

Il existe plusieurs variétés de ces petites bêtes très appréciées des gourmets créoles : les *patagayes*, les *langoumottes*, les *poissons-madame*, les *coulants*, si nombreux que parfois, pendant la saison hivernale, les pagaies des pirogues se prennent dans leurs bancs, et qu'il suffit de quelques minutes à peine pour en remplir un canot ; les *prapras* aux yeux rouges ; enfin et surtout les *atipas*, poissons cuirassés d'une écaille assez semblable à celle du tatou.

Tigre, disais-je, sortit pour aller pêcher des poissons de savane.

La faim le tourmentait, car depuis longtemps son garde-manger ne logeait que le vide, et son ventre faisait rrrrrrouhouou !

Kariacou, de son côté, était parti ce matin-là pour aller voler dans l'abatis d'un voisin absent.

Il avait commencé par bien remplir sur place son petit ventre rondelet, et il rapportait, en outre, à la maison, un grand panier chargé de riz et de maïs. Le fardeau lui pesant, il s'arrêta un instant, pour prendre un peu de repos, à l'ombre de la grosse pierre penchée.

Il venait à peine de s'asseoir, quand il aperçut Tigre qui venait de son côté.

Notre gracieux petit animal n'aime point à se rencontrer avec son oncle à la forte mâchoire. Mais déjà il était trop tard pour fuir. Mieux valait imaginer sans retard un plan de défense pour le cas probable où les choses prendraient mauvaise tournure. Ce fut l'affaire d'un instant, car le complice ordinaire de Tortue a l'imagination fertile.

Le rusé compère se contenta de tourner la grosse pierre, derrière laquelle il déposa son panier. Après quoi, il revint d'un air innocent du côté vers lequel s'inclinait le monument naturel, puis, poussant des cris plaintifs, il s'arc-bouta contre la masse rocheuse dans l'attitude d'un animal qui fait de prodigieux efforts pour soutenir un poids énorme.

C'est à ce moment que Tigre l'aperçut. Bien vite il partit ventre à terre, blocoto, blocoto, blocoto, vers cette proie qui s'offrait.

Car notre chevreuil, hélas ! était bien pour lui, à ce moment, une proie facile à saisir, et non autre chose, non, par exemple, un

1. On donne ce nom, en Guyane, au premier repas du matin et à la collation de l'après-midi. Il signifie littéralement *tient-cœur*.

membre de sa famille. Pour ceux qui savent lire sur la figure des tigres, le rictus féroce qui ridait le museau du vorace félin disait clairement : je vais déjeuner avec mon neveu.

Le premier effet de l'étonnement que lui causait l'apparente tranquillité avec laquelle Kariacou l'attendait fut de l'arrêter net à quelques pas du but. Sa surprise grandit encore, quand il comprit que son neveu, loin de vouloir l'éviter, l'invitait à faire diligence.

— Courez, tonton, courez, criait le malin chevreuil, venez vite !

— Pourquoi faire, mille carcasses ? demanda Tigre en arrivant.

— Pour m'aider donc, mon oncle !

— T'aider à quoi, conjointement ?

— M'aider... m'aider... d'abord à soutenir cette roche énorme sous le poids de laquelle je sens faiblir mes épaules, et qui va nous écraser dans sa chute. Ce ne sera qu'un jeu pour vous : vous êtes si fort, mon oncle, et si beau !

— Et postérieurement ?

— Et... postérieurement... m'aider à... attraper toute cette quantité de gibier.

— Quelle quantité ? quel gibier ?

— Une douzaine, au moins, de perdrix des grands bois, vingt-quatre tourterelles, et quarante-huit bécasses qui se sont abattues derrière ce rocher. D'autres bêtes encore !.. et grasses !.. Si vous voyiez cela, c'est trop beau ! Ah ! comme vous vous régalez, mon oncle ! Moi-même je mangerai un tout petit morceau avec plaisir, car voici longtemps que je fais pauvre chère : regardez comme je suis maigre en ce moment !... Par mon adresse, voici notre prochain repas prisonnier là-dessous ; mais pour mener l'entreprise à bonne fin, il faut à tout prix maintenir la pierre exactement dans la position où elle se trouve maintenant. Si elle tombe en arrière, elle met le gibier en bouillie ; si elle vient en avant, c'est nous qui sommes en marmelade. Ainsi, mon oncle, mettez-vous là, et tenez bon : vous serez bien récompensé de vos peines.

Tigre venait pour la première fois dans le voisinage de la pierre penchée, et la faim qui troublait sa cervelle le rendait plus crédule encore qu'à l'ordinaire. Il goba donc tout ce que lui racontait son coquin de neveu, et s'arc-bouta en son lieu et place.

Kariacou fit lestement le tour de la grosse pierre qui le dérobaient entièrement aux regards de son oncle.

— Saperlipopette ! ne bougez donc pas, dit-il tout-à-coup, vous allez faire échapper toute la bande !.. et puis, pas de bruit, plus un mot !

Ce disant, il saisit son panier, et le péril décuplant ses forces, il détala rapidement avec son précieux fardeau. Il eut bientôt gagné la lisière du bois profond, et fioup ! il disparut.

Tigre, pendant ce temps, appuyant de toutes ses forces contre la pierre, (ce qui lui donnait l'illusion de soutenir un poids), restait dans une immobilité stupide et gardait un silence absolu. Ses entrailles, moins réservées, faisaient à chaque instant : glouglouglouglou !

Combien de temps demeura-t-il dans cette position ? Je ne saurais vous le dire ; mais cela dura longtemps, longtemps, longtemps.

À la fin n'y tenant plus, il appelle à voix basse ; Kariacou !.. Kariacou !..

Pas de réponse.

Il crie plus fort : Hé ! neveu ?.. Rien. Un commencement d'inquiétude le saisit.

Alors, avec des précautions infinies, il s'éloigne peu à peu, soutenant toujours la pierre, pour la laisser arriver doucement au sol, et il est fort étonné de voir qu'elle se tient debout toute seule.

Bien convaincu alors que son neveu lui a joué quelque nouvelle niche, il fait rapidement le tour du rocher. Hélas ! pauvre tonton, Kariacou a disparu, — et de perdreaux, de tourterelles, de bécasses, pas plus que dans le creux de la patte !

Tigre entra, comme à l'ordinaire dans une colère terrible : il rugissait, il écumait, il se roulait en des convulsions de rage, labourait la terre de ses griffes et voulait se déchirer lui-même. Mais tout cela ne servait de rien.

Le pignanouan qui, du haut d'un arbre voisin, avait assisté à la scène en témoin invisible, s'envola avec un rire moqueur :

— Adieu, Tigre, cria-t-il en partant. On a bien raison de dire : *C'est là qui pas malins, yé pas gras !* (1)

1. Ceux qui ne sont pas rusés ne deviennent pas gras.



DEVINETTES

Il y a une maman qui, pendant qu'elle court, mange sa queue. —
L'Aiguille et le fil.

*
**

Il y a une maman qui, pour vivre, est obligée de manger ses
boyaux et de boire son sang. — *La Lampe, la mèche, l'huile ou le*
pétrole.

*
**

J'ai touché une personne vivante : elle n'a rien dit ; j'ai touché
une personne morte : elle a crié. — *Les Feuilles vertes, les feuilles*
mortes.

*
**

Je suis entré dans une caserne où tous les soldats sont habillés
en blanc ; le caporal seul est rouge. — *La Bouche, les dents, la langue.*

*
**

J'ai vu des messieurs qui tous portent leurs chapeaux derrière
leur dos. — *Les Doigts, les ongles.*

*
**

Dans mon pays, une fourche supporte une maison. — *Le Parasol.*

*
**

Quel est l'objet qui, si vous le jetez par terre, ne se casse pas, et, si vous le jetez dans l'eau, se casse ? — *Le papier.*

*
* *

Je deviens enceinte à la maison et j'accouche dans le bois ; qui suis-je ? — *Un fusil* ⁽¹⁾.

1. Le nègre, sauf pour les longues excursions ne s'embarrasse pas de munitions de chasse ; il charge son fusil chez lui, et va se poster à un endroit où il est sûr de décharger ses deux coups avec profit.



PROVERBES

1. — *Piquant piqué la pied rouè, ça la pied valet yé tiré li.*

L'épine s'est enfoncée dans le pied du roi, et c'est du pied du valet qu'on l'a retirée.

2. — *Ou ké ouè : a mô ké payé chou nanne-là.*

Vous verrez que c'est moi qui paierai le chou de l'âne.

Un âne, dont l'histoire n'a pas conservé d'autres traits, avait mangé un chou : tous les autres animaux furent punis pour cette faute. — Se dit lorsque l'on craint de se voir imputer la responsabilité des fautes d'autrui.

3. — *Côde gnamme maré gnamme.*

(C'est la) corde de l'igname (qui sert à) attacher l'igname.

L'igname, comme la citrouille par exemple, envoie de tous côtés sur le sol des tiges rampantes. Quand on a ramassé un paquet de ces racines, on le ficelle avec la tige même de l'igname. Le proverbe guyanais est plus original que le nôtre : on n'est jamais trahi que par les siens.

4. — *A pas côté mô ou wa savé si gouyaves ganqnin vè.*

Ce n'est pas près de moi que vous apprendrez si les gouyaves ont des vers.

Inutile d'insister pour m'arracher le secret que vous voudriez connaître : je ne vous dirai rien.

5. — *Appelez tigue mouché, appelez li tigue, li quioué ou : dis tigue oune fouais.*

Que vous appelliez le tigre « monsieur » ou que vous l'appelliez

« tigre », il vous tuera quand même; dites-donc *tigre* une bonne fois.

6. — *Dents pas kiô.*

Les dents ne sont pas le cœur. — Souvent le cœur nous conseille une chose, et nos appétits, nos besoins nous en font faire une autre.

7. — *Palé pas agnein, ça comprenn qui ça qui chose.*

Parler n'est rien, c'est comprendre qui est quelque chose.

8. — *Zoreil pas gain cowètou.*

(Les oreilles n'ont pas de couvercle).

Deux sens possibles, je crois. Les oreilles n'ayant pas de couvercle, il en résulte que : ce qui entre par une oreille s'en va par l'autre, — ou bien encore, ce que l'on a glissé à quelqu'un dans le tuyau de l'oreille peut facilement tomber dans une autre oreille.

9. — *Kaïacou dit : Couri oune jou a pas couri.*

Le Kariacou dit : courir un jour ce n'est pas courir. — Le chevreuil, bête aux pieds légers, n'admet pas qu'on puisse par surprise le battre à la course. Ce qu'il dit revient à ceci : on ne peut juger quelqu'un sur un fait isolé.

10. — *Dipi ou sa feille tayôve, la rosée pas ka mouillé ou.*

Depuis que vous êtes feuille de tayove, la rosée ne vous mouille pas.

Le dessus de la feuille de la tayove, espèce d'igname, est lisse et brillant, au point qu'on le croirait verni. La rosée, ou plutôt l'incroyable humidité des nuits de la Guyane ne la pénètre pas. L'eau se condense à la surface en perles qui ressemblent à des gouttelettes de mercure et courent sur la feuille sans laisser de traces. — Notre proverbe s'applique soit aux gens *arrivés* que ne sauraient plus atteindre les souffrances du commun des martyrs, soit aux parvenus, trop orgueilleux pour s'intéresser aux vicissitudes de leurs anciens amis.

11. — *Dans bois ou pas connaître, ou dronmi la cémitiè.*

(Dormir) dans un bois que vous ne connaissez pas, c'est dormir dans un cimetière.

12. — *Dèyiè zanmis, crabe pédi só trou.*

A suivre des amis, le crabe a perdu son trou.

Par faiblesse pour un ami, en le suivant dans une mauvaise voie, ou en le soutenant dans une mauvaise cause, on perd sa situation.

13. — *Dé moune oueils clais pas ka patagé six sous.*

Deux individus malins (*aux yeux clairs*), ne peuvent pas se partager six sous.

A la Guyane, le sou, la pièce de cinq centimes, n'existe pas, ou du moins est extrêmement rare. On ne le voit que dans les établissements comme la Banque, le Trésor, la Poste, etc. Dans le commerce, on ne vend rien pour un sou; le plus minime achat se fait au moyen de la pièce de dix centimes, qu'on appelle un *marqué*. Il est évident que dans ces conditions, le partage de six sous est fort difficile, aucun des deux hommes *aux yeux clairs* ne voulant garder un seul *marqué* pour lui et en donner deux à son compétiteur.

14. — *Faut pas prenn alanman fai marchandise.*

Il ne faut pas prendre l'*alanman* pour en faire une marchandise.

Alanman, plante sauvage que l'on trouve dans tous les jardins de Cayenne. En grande faveur dans la thérapeutique créole. Le proverbe s'emploie pour dire : N'abusez pas de la crédulité des gens.

15. — *Guidi-guidi pas maré pagra.*

Guidi-guidi n'attache pas le panier.

Guidi-guidi, harmonie imitative. A la prétention de rendre les mouvements nombreux et inutiles de quelqu'un qui a l'air de se donner beaucoup de mal et qui en réalité ne fait rien.

16. — *Gencives té là avant dents!*

Les gencives étaient (pourtant) là avant les dents.

Se dit à propos d'un passe-droit, d'un ami ancien négligé pour une nouvelle connaissance.

17. — *Ké patience ou ka plimin di zé.*

Avec de la patience on arrive à plumer des œufs.

18. — *Ça qui là kiò gnanme, a couteau ounsò qui savé.*

Ce qui est dans le cœur de l'igname n'est connu que du couteau (qui fend la plante).

19. — *Côté où la main rivé, a là pou ou pendriller ou croucrou.*

Là où votre main atteint, c'est là qu'il faut accrocher votre panier.

20. — *Bef qui rivé prômié, a li qui bouai bon di l'eau.*

C'est le bœuf qui arrive le premier qui boit de la bonne eau.

21. — *Bon bouche quioué vè la vente.*

Bonne bouche tue les vers dans le ventre.

Donner de bonnes paroles aux gens pour les empêcher de se fâcher. Se rapproche de notre expression « dorer la pilule ».

22. — *Côté bayè faibe, a là bэф ka passé.*

Là où la barrière est faible, c'est là que le bœuf passe.

23. — *Piti cochon dit : Maman, pouquou fè to guiole longue?... Sô maman dit : Mò pitite, tantôt ta woué tò pa.*

Le cochonnet dit à sa mère : Maman, pourquoi donc ton groin est-il ainsi allongé ? La mère lui répondit : Mon fils, tout-à-l'heure tu regarderas le tien.

24. — *Chimin loin, calou dou la pié.*

Chemin long, le calalou⁽¹⁾ durcit sur pied.

On dit aux Antilles : *Jadin loin, gombó*⁽²⁾ *gâté.* Jardin éloigné, le gombaud se gâte.

Tout ce qui est loin de l'œil du maître périlite.

25. — *Cabrite monté roche!*

(C'est que) le cabri a grimpé sur le rocher!

Se dit à quelqu'un qui vous cherche une querelle d'Allemand pour une chose toute naturelle et qui ne saurait étonner.

26. — *Kou la pli marée, a pas kon ça li ka tombé.*

Comme la pluie est amarée, ce n'est pas ainsi qu'elle tombe.

Tel événement prévu ne se passe pas comme on s'y attendait. — Nul n'est sûr du lendemain. — S'applique aussi à la colère dont les effets sont moindres que ne l'aurait fait supposer la violence de l'accès.

27. — *La quiò bэф dit : temps allé, temps vini.*

La queue du bœuf dit : le temps s'en va, le temps revient.

C'est par les enfants surtout que j'ai entendu prononcer ces paroles, auxquelles ils ne donnent pas le sens profond que l'on pourrait croire. Dans la bouche d'un gamin, après une poussée ou un coup reçu traitreusement d'un camarade qui a pris la fuite aussitôt sa malice faite, notre proverbe équivalait à « Tu reviendras et je te repincerai. »

28. — *Panga manquer chicot baille di bois!*

Prenez garde de manquer le chicot et de couper du bon bois.

Vous voulez frapper quelqu'un?.. visez bien et n'allez pas atteindre le voisin.

1. *Calalou*, plante potagère.

2. *Gombó*, gombaud ou gombo, nom vulgaire de la Ketmie comestible.

29. — *Poule habituée gratter; mettez li la plancher, à gratter li wa gratter.*

La poule a coutume de gratter; mettez-là sur un plancher, c'est gratter qu'elle grattera.

30. — *Kiò pas pagra.*

Le cœur n'est pas un pagara (panier).

On ne voit pas aussi facilement les pensées du cœur que le contenu d'un panier dont il n'y a qu'à soulever le couvercle.

31. — *Capiaĩ dit: pian ka senti.*

Le capiaĩ dit : Le pian sent mauvais.

Le capiaĩ et le pian ont tous les deux une odeur très désagréable, et l'un se moque de l'autre.

32. — *Lòs babe di ou voisin ka boulé, rôsez ou pa.*

Lorsque la barbe de votre voisin brûle, arrosez la vôtre.

33. — *La guè vèti pas prenn viè mounè la case, ou, moins pittoresquement, pas causé dommage.*

La guerre annoncée ne surprend pas les vieilles personnes à la maison.

34. — *Agò pas ka guèri malingues.*

(Dire) « pardon » ne guérit pas les plaies.

35. *Compè, ou savé palé latin?.. kiouboum, mò ka kialam!*

Compère, vous savez parler latin?.. plongez, moi je prends la course.

Kiouboum et *Kialam* ont la prétention d'être deux onomatopées rendant, la première, le bruit que fait un animal en plongeant dans l'eau, la seconde, les petits sauts au moyen desquels les crapauds et les grenouilles se déplacent.

Ce proverbe bizarre est tiré d'une sorte de récit créole, dont les acteurs sont une couleuvre⁽¹⁾, une grenouille et un crapaud. Ces derniers, sur le bord d'un marécage, complétaient contre la première, dont les prunelles fascinatrices et la gueule toujours béante leur paraissaient à bon droit constituer un danger permanent. Soudain, l'ennemi paraît: adieu les discours, chacun cherche son salut dans la fuite! — A rapprocher de la fable de La Fontaine, *La Ligue des Rats*, XII, 25.

1. La couleuvre de la Guyane, en patois, *Maman di l'eau*, c'est le boa.

36. — *Piti rhache couper gros bois.*

Petite hache coupe un gros arbre.

37. — *Paqué sôti la tête, a la zépôle li rivé.*

Tombé de la tête, le paquet s'arrête aux épaules

Cela voudrait dire, paraît-il : L'héritage qui vient du père arrive aux enfants. Telle est, du moins, l'explication que me donne celui-là même de qui je tiens le proverbe. Mais je trouve au dicton un tout autre sens, je l'avoue. D'après moi, il signifierait : c'est en vain que nous cherchons à nous débarrasser de certaines charges; si nous nous en soulageons d'un côté, elles nous écrasent de l'autre.

38. — *Panga oueil, oueil douré.*

Protégez vos yeux, vous en aurez besoin longtemps.

39. — *Laissez mô batte manglouais avant manglouais batte mô.*

Laissez-moi battre le manglouais avant qu'il ne me batte.

Manglouais, mot mystérieux sans traduction possible dans notre langue. Expression des campagnes, empruntée probablement à un idiome de la côte d'Afrique, et introduite en Guyane par les anciens immigrants de la côte de Guinée. On ne la rencontre que dans notre proverbe. Nous avons en français : il vaut mieux tuer le diable que de se laisser tuer par lui.

40. — *Lôs piti moune l'école dit ou : Jôdi jédi, — crè yé.*

Lorsque les enfants de l'école vous disent : c'est aujourd'hui jeudi, croyez-les.

Vous pouvez tenir pour vérité un renseignement donné par quelqu'un ayant intérêt à être bien informé. Les écoliers n'ont garde de ne pas connaître le jeudi, puisque c'est pour eux un jour de demi-repos.

41. — *Macaque pas ka monté ouara.*

Le singe ne grimpe pas sur l'aouara.

Aouara (*astrocaryum vulgare*), palmier épineux qui foisonne aux environs de Cayenne. Il porte de jolies grappes de fruits d'un rouge brique, dont on fait, avec beaucoup d'autres ingrédients, une olla-podrida très estimée des habitants du pays. Ces grappes sont défendues contre les animaux par les dards acérés de l'arbre, et naturellement le singe ne s'y frotte pas.

Aux Antilles, on dit plus simplement : *macaques connaît assou qui bois io ka monté* : les singes savent sur quels arbres, etc.

Au figuré : les malins savent bien à qui et à quoi ils peuvent s'attaquer.

42. — *Mô sa viè bœf, mô habitué cabrouet.*

Vieux bœuf, je suis habitué au cabrouet.

43. — *Mô l'Acarouany déjà, mô pas pè mangé tête tôte.*

Je suis déjà à l'Acarouany, je ne crains pas de manger une tête de tortue.

Pour permettre de comprendre ce dicton, deux renseignements sont indispensables.

La Guyane française est rongée par une plaie hideuse, la lèpre. Le fléau est d'autant plus redoutable pour l'étranger que l'on ne prend presque aucune mesure pour empêcher sa propagation. A Cayenne, on se voit contraint de frayer journellement avec des lépreux appartenant à toutes les classes de la société. Seuls, quelques malheureux sont internés à l'hospice de l'Acarouany, situé dans la commune de Mana. — Voilà un premier point.

La tête est la seule partie de la tortue qui ne se mange pas, la carapace exceptée, bien entendu. Le Guyanais prétend qu'elle donne la lèpre, ou d'autres maladies de peau. Cette seconde particularité nous fait voir qu'un individu déjà lépreux, et interné à l'Acarouany, peut sans péril se repaître du morceau réputé dangereux.

Notre dicton s'applique aux personnes qui ont déjà subi de grands malheurs, et auxquelles, par conséquent, les simples taquineries du sort sont devenues indifférentes. — Il signifie aussi quelquefois : je n'ai plus de ménagements à garder.

44. — *Misè fè bœf zanmi ké chicot.*

Le malheur fait que le bœuf est bien avec le chicot.

Le chicot, qui sert à attacher le bœuf, l'empêche de paître en liberté. Leur amitié n'est donc qu'apparente ; mais le ruminant, réduit à l'état de servitude, supporte le chicot contre lequel il se révolterait inutilement.

45. — *Ou gain défauts passé mô, a mô pa ou ka mété dérhô.*

Vous avez des défauts plus que moi et ce sont les miens que vous faites ressortir!..

46. — *Misè fè tigue manger la tè gras.*

La misère fait le tigre manger de la terre glaise.

47. — *Moune malade pas gangnin zannis.*

Le malade (au propre et au figuré) n'a pas d'amis.

48. — *Ou ka laissé quiôle tambou pou batte la só gôgô.*

Vous laissez la figure (le dessus) du tambour pour frapper sur son derrière.

Dans notre dicton, il s'agit évidemment d'un tambour indigène qui se compose d'un tonnelet dont on a enlevé les deux fonds ; l'un de ces fonds est remplacé par une peau de bête. On ne frappe pas sur cet instrument avec des baguettes, mais bien avec l'extrémité des doigts et la face interne du poignet.

49. — *Ou pas pouvé couri et gratté pieds.*

Vous ne pouvez pas courir et vous gratter les pieds.

50. — *Ou gagnin bon temps, ou ka è pagra marqué.*

Vous avez du bon temps, vous faites des pagaras marqués.

Vous avez du temps à perdre. Le pagara marqué, panier de luxe, se fabrique avec de la liane grise, à travers les fibres de laquelle on entrelace des lianes noires pour former des dessins d'ornement.

51. — *Palò beaucoup, machouè gonflée.*

Parler beaucoup, mâchoire gonflée.

L'aimable Cayennais qui m'a donné ce proverbe m'en a fourni l'explication suivante : l'expression « mâchoire gonflée » représente un individu ayant la bouche pleine d'un liquide quelconque ; force lui est de se taire. La conclusion à tirer est qu'il vaut mieux se tenir coi comme un homme ayant la bouche remplie d'eau que de donner son opinion à la légère. Mon commentaire personnel diffère du premier dans ses prémices. Les bavards, les indiscrets, surtout dans les classes populaires, reçoivent fréquemment des corrections qui leur mettent les yeux « au beurre noir », le nez en « compote » et leur enflent la mâchoire. *Palò beaucoup, machouè gonflée* deviendrait, en ce cas, le cousin-germain de notre « trop gratter cuit », et serait beaucoup plus pittoresque que « trop parler nuit ».

52. — *Pitite qui pas coûté maman, li mourì soleil midi.*

L'enfant qui n'écoute pas sa mère meurt au soleil de midi.

53. — *Pauv mounè pas gain colè.*

Les pauvres gens n'ont pas de colère.

Cela doit s'entendre en ce sens qu'ils ne la laissent point paraître, attendu que, vu leur faiblesse, toute manifestation leur attirerait un surcroît de malheur.

54. — *Jou di ou malhò, ou wa cassé dents la bouillie tayove.*

Un jour de guigne, vous casserez vos dents en mangeant de la bouillie de tayove.

Nous disons en français : il y a des gens qui trouvent moyen de se casser le nez en tombant sur le dos.

55. — *Cana gagné di l'eau pou li lavé, poule pas gagné pou li bouè.*
Les canards ont de l'eau pour se baigner; les poules (quelquefois), n'en ont pas (même) à boire.

Les uns ont beaucoup trop, et les autres trop peu.

56. — *Misé gâté vaillant.*

Traduction libre : Soyez beau, soyez fort; si la misère vient, vous ne vaudrez plus rien.

57. — *Tant di mouné ka fait chia lassou ki chose qui chouite, qui si yé té prouvé, yé té wa prenn tout'suite.*

Bien des personnes font les dégoûtées sur de bonnes choses, qui, si elles le pouvaient, les prendraient tout de suite.

58. — *Piti poule ka mangé mil, sô kio a pou l'bois.*

La petite poule mange du maïs, mais son cœur est aux poux de bois.

Deux sens possibles :

1° La poule mange le maïs qu'on lui donne, mais c'est de poux de bois, dont elle est très friande, qu'elle aurait envie. Dans ce sens, le proverbe guyanais est à rapprocher du nôtre : Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a.

2° La poule mange le maïs, mais son cœur a des poux de bois, c'est-à-dire est triste, est attaqué par un chagrin.

59. — *Pignanouan, mô ouè jou avant tô!*

Pignanouan, j'ai vu le jour avant toi!

Pignanouan, grive du pays. Oiseau à la vue perçante, à l'ouïe très fine, de plus très matinal et se tenant sur ses gardes dès le point du jour. Le chasseur a donc beaucoup de peine à le surprendre. Notre proverbe se cite aux individus qui se croient malins, et auxquels on veut donner à entendre qu'on est plus adroit qu'eux.

60. — *Piti poule caca blanc, li crè ça di zé.*

La poulette a fait un caca blanc, elle croit qu'elle a pondu un œuf. Inexpérience et présomption marchent souvent ensemble.

61. — *Quand ou quioué serpent, coupez sô tête.*

Quand vous avez tué le serpent, coupez-lui la tête.

62. — *Quand ou dévez tigue, ou par ka dronmi vente en l'ai.*

Quand vous êtes le débiteur du tigre, il ne faut pas vous coucher le ventre en l'air.

Car, dans cette position, vous avez les yeux fixés au ciel et vous ne le voyez point qui vient vers vous.

63. — *Quand ou ka rété là oune case, a l'hô là ou savé côté só bou-
quié ka tombé.*

Quand vous habitez une maison, c'est alors que vous savez où tombent vos gouttières.

Lorsque l'on a intimement fréquenté quelqu'un, c'est alors que l'on connaît ses qualités et ses travers, sa situation de fortune, ses opinions, et que l'on peut en parler savamment.

64. — *Rate mourì la tas mil, a só l'honnò.*

Le rat qui meurt sur un tas de maïs meurt à l'honneur.

Les cultivateurs qui récoltent du maïs prennent mille précautions contre les rats. Celui de ces rongeurs qui a bravé heureusement tous les pièges et est arrivé jusqu'au séchoir à maïs, où il meurt enfin, soit d'une injection d'arsenic, soit d'une simple indigestion, peut être considéré comme un brave qui tombe au champ d'honneur.

Le proverbe s'applique aux individus atteints par le sort au moment où ils poursuivent une aventure qui devait leur procurer une satisfaction quelconque.

65. — *Rhaï moune, pas mentò pou li.*

Détestez quelqu'un, ne mentez pas sur son compte.

65 bis. — *Rhaï chien, pas dit só dents nouais.*

Détestez le chien, ne dites pas qu'il a les dents noires.

En d'autres termes, ne calomniez personne, même un ennemi.

66. — *Réson pou vendò, réson pou achetò.*

Le vendeur a son point de vue et l'acheteur le sien.

67. — *Tête léza millo passé cassav sec.*

(Une) tête de lézard vaut (encore) mieux (qu'un morceau de) cassave sec.

68. — *A pas mô faute si léza valé graine monbin.*

Ce n'est pas ma faute si le lézard a avalé des graines de monbin. Excuse fallacieuse pour se défendre d'une faute que l'on a commise.

J'ai rapproché ces deux proverbes, parce que les explications gastronomiques nécessaires à l'intelligence du premier serviront également bien pour le second.

Les habitants de la Guyane éprouvent les plus grandes difficultés à se nourrir, car l'agriculture, que Sully appelait si justement une mamelle nourricière, est presque complètement abandonnée dans ce pays, la masse des travailleurs se portant sur les placers.

Aussi voit-on figurer sur les tables les mets les plus étranges. Mes

lecteurs ne seront sans doute pas peu surpris d'apprendre que l'on se régale à Cayenne de lézards à la poulette, de filets de singe et de salmis de perroquets. Les marchands de requin (!) courent les rues en criant : *panan, panan!* Des gens dignes de foi m'ont assuré que le serpent se mange aussi, mais je ne l'ai pas vu. On m'a fait une fois, par surprise, goûter de l'iguane, et je dois à la vérité de proclamer que la chair de ce reptile, qui rappelle beaucoup celle de la volaille, est d'un goût délicat; cependant je n'ai jamais pu surmonter la répugnance que j'éprouve à l'idée même de toucher ce saurien.

Je suppose que les Guyanais mangent seulement l'iguane et non le lézard proprement dit, mais je n'en suis pas bien sûr. D'ailleurs, comme ils ne disent jamais iguane, mais toujours lézard, c'est également de cette expression que je me servirai.

Le lézard donc est regardé comme un mets précieux, mais la tête est le morceau le moins estimé. Et voilà le premier proverbe expliqué; il revient à dire : peu vaut mieux que rien.

Quant au second, il faut, pour le comprendre, savoir que les lézards femelles sont plus recherchés que les mâles, à cause de leurs œufs, et, en conséquence, se paient plus cher. Or, les cuisinières qui, de l'un et de l'autre côté de l'Atlantique, s'entendent admirablement à faire danser l'anse du panier et à réserver les meilleurs morceaux pour elles-mêmes, les cuisinières prétendent que souvent les femelles de lézards leur causent une stupéfaction profonde en présentant à leurs yeux non des œufs, mais des graines de monbin.

Le monbin, fruit de l'arbre du même nom, est une prune très parfumée, de couleur jaune, et de la grosseur d'un œuf de pigeon. Les lézards en sont très friands, et je sais même, sur ce point, bon nombre d'hommes qui sont lézards.

Il va sans dire que lorsqu'un cordon bleu, qui est noir, raconte cette bonne plaisanterie à une Européenne fraîchement débarquée, c'est qu'il a soigneusement gardé les œufs pour sa fine bouche, ou bien qu'il a acheté un mâle, compté au prix d'une femelle.

(La bouche d'un cordon bleu qui est noir... remarquez, en passant, la hardiesse de ces métaphores).

69. — *Soucouiez tête, pas cassez cou.*

Secouez la tête, ne vous cassez pas le cou.

Ne vous désolez pas outre mesure pour une contrariété.

70. — *Tigue mourì, li laissè misè pou sò la peau.*

Le tigre est mort, il a laissé de la misère pour sa peau.

Ce proverbe s'applique, paraît-il, à un prévenu, auteur principal

d'une infraction quelconque à la loi, qui se tire d'affaire et laisse ses complices dans l'embarras.

71. — *Tigue pas là, chien prenne paye.*

Le tigre n'est pas là, le chien prend le pays.

72. — *Volo pas content só compagnin pôter gros sac.*

Le voleur n'aime pas à voir son compagnon porter un gros sac.

73. — *Tous lé jous pou valét, oune jou pou maîte.*

Tous les jours pour le valet, un jour pour le maître.

74. — *Zoreilles pas ka dépassé tête.*

Les oreilles (ne peuvent) pas dépasser la tête.

Ne cherchez pas à vous élever au dessus de vos supérieurs.

75. — *Valé craché millo passé gorge sec.*

Avaler sa salive vaut mieux que de garder la gorge sèche.

76. — *Vanté, divant tambou, galement gnan point.*

Vantard, devant le tambour il n'y a plus d'égalité.

Se cite à quelqu'un qui raconte un fait avec force affirmations, serments, etc., et qui, le moment venu de prouver ses assertions, reste coi.

Le proverbe tire, paraît-il, son origine, de l'anecdote suivante. Un danseur de *camougué*, (sorte de bamboula), se flattait d'être le cavalier le plus agile et le plus adroit du bal qui allait s'ouvrir. La danse commence, et mis devant le tambour, en face d'un autre danseur, notre beau parleur n'eut pas le dessus. Celui qui n'avait rien dit l'emporta de beaucoup sur lui, et la foule poursuivit le vantard de ses huées.

77. — *Crique plein, pativiers ka débodé.*

La crique est remplie (d'eau), les palétuviers débordent (sont inondés).

Avoir de quelque chose à en être rassasié.

78. — *Rendé service baille chagrin.*

Rendre service donne du chagrin.

Les mauvaises natures veulent du mal à leurs bienfaiteurs en raison même des bienfaits qu'elles reçoivent d'eux.

Plus on est bienfaisant, plus on fait des ingrats, a écrit de Belloy. A la Guadeloupe et à la Martinique on dit : *rende sèvice ka baille mal dos*, rendre service donne mal au dos.

79. — *Piti moune, là-haut case, li pas ouai arien ; grand moune à tè, li ouai loin.*

Les enfants, en haut de la maison, ne voient rien ; les grandes personnes, à terre, voient loin. (Expérience, clairvoyance).

80. — *Oueil pôtron, la main gain kio.*

L'œil est poltron, la main a du courage.

(Si un coup, par exemple, vous menace le visage, les yeux se ferment instinctivement, tandis que la main se porte en avant pour parer).

81. — *Côté maringouins piqué ou, à la ou batte..*

Là où les moustiques vous piquent, c'est là que vous frappez.

(Se gratter où ça vous démange ; je sais où le bât le blesse, etc.)

82. — *Si ou gadé au fond pott, ou pou ka bouai di l'eau.*

Si vous regardez au fond du pot, vous ne boirez pas l'eau.

83. — *Agouti dit : « ça ki là mô vente, ça di mô ; ça ki là mô coin machouai, ça pas di mô. »*

L'agouti dit : « ce qui est dans mon ventre est à moi ; ce qui est dans le coin de ma mâchoire, n'est pas (encore) à moi. »

(Plus fort, on le voit, que notre locution : entre la coupe et les lèvres).

84. — *Bon Guié ka baille gale, li ka baille zongues pou gratté li.*

Le bon Dieu donne la gale, il donne aussi des ongles pour la gratter.

(Se dit pour rassurer quelqu'un qui s'inquiète outre mesure de l'avenir ; à rapprocher de notre : A brebis tondue, Dieu mesure le vent.)

FIN



P. 196.

BIBLIOGRAPHIE

DE LA

LITTÉRATURE ORALE DE LA GUYANE FRANÇAISE (1)

CONTES

- Le Nègre, l'Indien et le Blanc (Neg. Inguien, ké blang) en vers par A. de Saint-Quentin. *Introduction à l'histoire de Cayenne*. Antilles, J. Marchand, 1872, p. in-18.
- Le chien et le chat (Chien ké Chat) en prose, A. de S^t-Quentin, l. c.
Ces deux contes sont composés d'après des traditions nègres.
- Papa Tigre et papa Mouton, par Loys Brueyre; *Mélusine*, t. I. 1877, c. 24.
- Les Trois œufs, par Loys Brueyre, l. c., c. 43.
(En français seulement).
- Adam et Eve, conte en créole, dans *Crevaux de Cayenne aux Andes*. Tour du Monde, t. XL (1880), p. 54.

CHANSONS

- Le Crapaud (Krapo) dans A. de S^t-Quentin, l. c.
- La bonne Toto (Néné Toto).
Ces deux chansons sont en créole, elles ne sont pas purement populaires, mais composées populairement.

PROVERBES

- Proverbes créoles de la Guyane française par Loys Brueyre, dans *Almanach des Traditions populaires*, 1883.
(Au nombre de dix).

1. La plupart de ces indications sont données, d'après la *Bibliographie des traditions et de la littérature des Frances d'outremer*, de H. Gaidoz et Paul Sébillot. Maisonneuve, 1886 et 1888, in-8. On y trouvera aussi la nomenclature des autres ouvrages publiés sur les langues et les traditions créoles ou indigènes de ce pays.

La Société des Traditions populaires a été fondée en décembre 1885 pour recueillir les vestiges du passé que le peuple a conservés dans sa mémoire. Elle s'efforce de provoquer partout des enquêtes sur ces sujets si importants pour l'histoire de l'humanité, qui forment la science nouvelle désignée sous le nom de Folk-lore ou Traditions populaires. Elle tient tous les ans, à des époques déterminées, des séances de discussion.

Elle publie la *Revue des Traditions populaires*, qui paraît chaque mois, par fascicules de 48 à 64 p. grand in-8, avec des dessins et des airs gravés, contenant de 2,000 à 2,500 lignes, soit pour l'année entière la valeur de plus de 3 forts volumes.

Pour recevoir un numéro spécimen, il suffit d'en faire la demande en ajoutant 15 centimes pour frais d'affranchissement.

Toutes les communications intéressant la rédaction doivent être adressées à M. Paul Sébillot, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris.

Voici les volumes parus :

Tome I, (1886), IV-407 p., avec 25 airs de musique et 5 illustrations. (Presque épuisé).	25 fr.
Tome II, (1887), 596 p., 40 airs, 30 illustrations.	20 fr.
Tome III, (1888), 688 p., 60 airs et 110 illustrations.	20 fr.
Tome IV, (1889), 700 p., 50 airs et 80 illustrations.	20 fr.
Tome V, (1890), 776 p., 45 airs et 74 illustrations.	15 fr.
Tome VI, (1891), 784 p., 40 airs et 16 illustrations.	15 fr.
Tome VII, (1892), 792 p., 49 airs gravés, 39 illustrations.	15 fr.
Tome VIII, (1893) en cours de publication.	

Cinq annuaires ont été publiés : en 1886 (épuisé). 1887, pet. in-8 de pp. XXX-184, avec 6 airs et 26 illustrations (3 fr. 50, Hollande 5 fr.). 1888, pp. XXVIII-66, 4 airs et 12 illustrations (2 fr. 50, sur Hollande 4 fr.). 1889, pp. 32 (1 fr. Hollande 2 fr.). 1890, pp. 44, (1 fr. 50, Hollande 2 fr. 50). Les Annuaires 87 à 89, pris ensemble 6 fr.

Un nouvel annuaire est en préparation.

La Société a en outre publié :

Les *Instructions et Questionnaires*, par Paul Sébillot, 1 vol. in-8 écu de 76 pages. 2 fr.

Le *Congrès des Traditions populaires*, in-8 de 168 p., avec dessins et musique gravée. 5 fr.

Les sociétaires ont droit à l'envoi gratuit de la *Revue* et des *Annuaire*s ordinaires. Leur cotisation est de 15 francs, sans distinction de nationalité. Pour devenir sociétaire, il faut adresser une demande d'admission, appuyée de deux parrains, à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la société, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris, qui la transmet au Comité central.

Les abonnés non-sociétaires ne reçoivent que la *Revue*. Les abonnements, (15 francs pour la France, 17 francs pour l'union postale), sont reçus dans tous les bureaux de poste, et chez M. A. CERTEUX, trésorier de la Société, 24 rue Gay-Lussac, Paris.

